

Pour le pousser à mener jusqu'au bout une œuvre de longue haleine, il fallait la secousse brutale de la vie. Dans le premier de ces ouvrages, le regret douloureux de l'amour fauché par la mort se lève à chaque page ; il enlace de ses replis subtils, il lève des bouffées chaudes qui remontent de cette terre italienne, si délicieusement comprise ; il s'arrête à des souvenirs lointains, à des détails attendris, à des petites scènes intimes faites d'un charme discret. Tout se revêt de mélancolie jusqu'au moment où l'heure atroce se prépare. Alors, ce sont des luttes qu'il dut éprouver sans doute ; elles retentissent maintenant dans sa chair qu'elles blessent et font crier et lorsqu'enfin passe la mort, le néant, — j'emprunte ses propres termes — se fait autour de lui, « à partir de cette nuit fatale, dit-il, les souvenirs m'échappent et se confondent, incohérents comme les feuilles éparpillées d'un livre. Rattacher ces lambeaux de ma vie serait tâche impossible. Il me faudrait à tout bout de champ constater des lacunes qui ne me furent expliquées que plus tard ; et encore !... Je sais que j'ai vécu, voilà tout. Hommes et choses passaient devant moi comme devant une glace dépolie, sans laisser trace de leur reflet. »

Cette douleur poignante, ce désespoir qu'il portait en lui, le poussèrent à fixer dans un livre l'histoire de sa passion. On perd le contact intime et profond d'un souvenir lorsqu'on le confie, dans une ordonnance objective, à une forme d'art où, regrets et désirs, tout se noie en une puissance qui est faite de ce que l'on a profondément senti. Goethe, poursuivi par l'idée du suicide et par le souvenir de son amour, écrit Werther, où il se débarrasse d'une maladie de son âme. Combien d'autres se sont ainsi soulagés, biffant une tourmente qui ravageait leur cœur en la transportant dans des pages par lesquelles elle se trouvait jetée à travers le monde. On met toujours un peu de soi-même dans une œuvre où se transposent nos passions. Et lorsque, chez un homme comme de Reul, la vie vient brutalement abattre l'échafaudage des projets longtemps caressés, jamais réalisés, elle laisse à leur place un bouillonnement puissant dont l'âme prisonnière ne se libère qu'en le formulant et en pleurant sur le sépulcre où elle enferme à mesure les souvenirs accumulés.

De même, le nomade une fois fixé se mit à rêver au nomade. C'est de là que naquirent *Les Enfants d'Apolon*. Déjà, dans le *Roman d'un Géologue*, de Reul s'était complu à faire de ses héros Max Kilian et sa sœur Hulda, deux artistes ambulants, tyroliens, amoureux de leur musique primitive, qui parcourent le monde au hasard de leur caprice, avec la bande qu'un musicien renommé dans

les vallées a rassemblée et dirige de ville en ville. C'est un type exquis de jeune fille que cette Hulda, fine, délicieuse, dont la voix émeut comme la voix des sirènes et qui murmure l'aveu de son amour dans une de ses plus jolies chansons. Elle est sage aussi ; lorsqu'elle sent tout ce qui l'écarte du géologue rêveur et passionné, et que la vie tient en réserve des choses qui creusent un abîme entre le savant et la paysanne, elle s'écarte tristement : « Moi, je ne prétends être dans le chemin de personne », dit-elle. Alors l'oiseau blessé, que le vieux grand-père a envoyé vers l'Italie pour y refaire sa santé chancelante, n'a plus de chansons ni de rires. Il essaye, courageusement, de poursuivre sa route vagabonde ; mais l'effort est trop grand pour sa pauvre petite chair souffrante, il s'arrête au bord de la route et il meurt.

Le souvenir s'était fait moins amer, moins douloureux, moins profond, lorsque le géologue, devenu poète, écrivit *Les Enfants d'Apolon* ; il n'était point mort, cependant. Le type réel, déjà transposé pour Hulda, se transforme encore. On y voit passer dans l'activité folote d'un cirque forain, la figure de Manuelita qui se détache en un dessin fortement tracé, captivante et capricieuse, étrange et singulière, formée par une vie pleine d'aventures et d'in vraisemblance, comme dans un conte de fée. Hulda était à peine touchée par le côté vagabond du nomade ; Manuelita y plonge toute entière. Elle vit, dompteuse dès son enfance, parmi les fauves qu'elle soumet. Elle a des aventures qui la mènent de la richesse opulente, avec un nom de grande dame, au service de directeurs de ménagerie qui l'exploitent honteusement. Elle parcourt le monde de Cuba et du Sud-Amérique jusqu'en Belgique, en Hollande, en Angleterre ; elle passe à travers mille aventures qui s'égrènent dans une fusée d'étrangetés, comme la lumière des lampes fumeuses sur les pailletteries de faux or et les toiles peintes du cirque ; elle est nomade de la tête aux pieds, charmeuse, coquette et presque irréelle.

Parmi les personnages du livre, elle est cependant la plus vivante. Comme la pauvre Hulda, elle aussi, elle est touchée au cœur ; elle a cette phrase, étrangement semblable à celle de la tyrolienne : « Je n'aime à déranger personne ». C'est aussi la résolution dans laquelle sombre le rêve de l'amour ; elle répète, dans une fiction plus lointaine et moins amère, ce qui, jadis, causa le premier désespoir.

La conclusion est plus optimiste, moins profondément blessée, moins mélancolique que celle du *Roman d'un Géologue*. Nous sommes ici en pleine féerie. C'est comme un rappel attendri d'une chose inoubliée, mais si le chagrin demeure dans les profondeurs

de l'âme, d'autres choses nouvelles sont venues le masquer doucement. C'est comme une brume qui s'étend, qui baise les lèvres saignantes de la blessure d'un souffle pacificateur. On plonge dans le bruyant, le fragile décor de l'existence nomade. Le rêveur qui, jadis, parcourait l'Italie et l'Allemagne, à pied ou en diligence, avec quelques pièces d'or au fond de son bissac, ayant maintenant charge d'âme, après avoir tenté « l'apprentissage de la vie » se complaisait dans les imaginations vagabondes où s'agitaient les bizarres créations du songe.

De là est né un livre singulier, sautillant, un peu fou, avec des fantaisies et des caprices qui mènent à droite et à gauche, dans un grouillement imprécis de fantoches, vêtus de costumes bizarres et vivant d'une vie spéciale, dans des contours fumeux, fuligineux, pareils à ceux que dessinent le décor imprécis d'Hoffmann ou les personnages étranges d'Achim d'Arnim.

Cependant, tous ces types sont fort réels. A travers la fantaisie singulière du poète, perce un vigoureux esprit d'observation. Il fait de ce livre une étude des gens de cirque, profondément originale, digne d'être citée à côté des *Frères Zemganno* des Goncourt, des *Hard Times* de Dickens, et des *Gens de Cirques* de Hugues Leroux. Il a fait de ce milieu forain dans lequel s'épuise une fantaisie singulière, une sorte de raccourci du monde où chaque peuple semble concentrer les traits les plus saillants de son caractère dans un personnage qui l'exprime. On admire sans réserve le sentiment profond, l'émotion poignante, dans le *Roman d'un Géologue*. Ici c'est une œuvre où le côté douloureux s'efface pour laisser place à la fantaisie la plus délicate et la plus fine, à une observation pleine d'humour, qui se grave dans la netteté même des types.

Ils défilent, tracés à la Callot ou à la Goya, d'une forte ligne d'aquafortiste. C'est, d'abord, le vieux Rosenbaum : « Le personnage interpellé, qui paraissait être le chef, ôta son bonnet de fourrure, tira de sa poche un agenda crasseux qu'il déficela, baragouinant des politesses qui tombaient par intermittence sur une lèvre pendante, avec un clapottement sourd, comme l'eau tombe d'une gargouille. Il avait des sourcils mouvants, haut placés sur des yeux en boule de loto, bordés de rouge et qui jetaient une ombre sur son visage ridé comme ces figures de caoutchouc que l'on transforme à volonté ; et tour à tour, frottant un formidable nez qui coupait une face longue et fouillant l'agenda, il tira quantité de papiers qu'il déplaçait, mouillant ses doigts sur sa lèvre en cuiller... Le portrait de cet homme m'est resté dans l'esprit. Il était chauve, il avait le front plat des oiseaux de proie, l'occiput écrasé, jaillissant en avant du cou, un

cou flasque et plissé comme la tige d'une vieille botte, un cou de tortue alarmée, un cou de cancre auquel il manquait une corde. » C'est Clampin, le clown, philosophe sans le savoir, long personnage maigre et falot, démanché par les dislocations qui l'ont allongé comme un fil de caoutchouc ; c'est la grosse Hannah, Madame Rosenbaum, qui, pour fêter ses noces d'argent, reprend ses exercices abandonnés sur la corde raide, y déploie coquettement sa majesté opulente en rejetant le balancier que lui a présenté son mari. Puis, c'est le musicien errant, qui a été « taillé en pièces » dans les émeutes de 1848, en Allemagne, refoulé sur la Suisse, d'où il part pour voguer à travers le monde en y promenant sa science du grec et du latin, son dédain pour Virgile qui déplace les astres afin d'envoyer au ciel des Césars divinisés, son admiration pour Eschyle dont il récite les vers en dodelinant de la tête, sa trompette sous le bras. Enfin, c'est la *Vénus de l'Adriatique*, cette géante extra-humaine, qui réalise les vagues conceptions des contes de fée, joue avec la lumière, les décors et les petits pantins de son théâtre, de manière à présenter des histoires enchevêtrées et confuses, qui ne jaillissent que dans les songes. Il faudrait les citer tous, emprunter pour tous la description singulière, les phrases qui les enferment dans la brume d'irréel planant tout le long du livre, jusqu'à cette Manuelita qui dégage une séduction attirante et troublante « dont on cherchait en vain la source dans ces grands yeux d'une volonté perfide qu'elle tenait demi-clos dès qu'on la regardait, comme pour avertir d'un danger. »

Ce livre est « comme un enchantement, un rêve de lutin, qui se déroule à la lueur des feux follets, sur un rythme d'éclats de rire ». Il s'y mêle bien aussi quelques soupirs et des larmes qui n'apparaissent point. Lorsque la mélancolie remonte, bien vite, le tourbillon des saltimbanques passe dans sa sarabande irréflectie. De Reul y a laissé percer, pourtant, les secrets de son âme. Il trace en quelques lignes les conditions de son esprit rêveur, plein d'imaginaires subtiles et qui ne sut pas faire jusqu'au bout l'apprentissage de la vie : « Il s'en faut de beaucoup que nous fussions des productifs à cette époque. On n'avait pas encore inauguré cette philosophie de l'utilité calculée qui fait de chaque carrière un mât de cocagne et de la vie une boutique à l'enseigne de Prenez mon Ours. On posait bien naïvement devant sa propre intelligence, on avait des aspirations ; on se croyait propre à ceci, bon à cela, sauf à changer d'avis le lendemain. C'était en ces temps de mirages qui faisaient frémir les Prud'homme et bouillir les écervelés — peu après 1848. Une fièvre d'abstractions gouvernait la jeunesse, enivrée d'idéalités, on se



croyait au bout de l'ère moderne, dans un moment de reconstitution. On nous disait : cherche ta voix ; nous cherchions ; l'homme positif n'était pas né et la pièce de cent sous, à l'horizon des pères et des mères, ne brillait pas encore d'un éclat souverain. » Et c'est ainsi qu'il partit à la découverte de cette âme invisible que l'on entrevoit partout sans pouvoir l'atteindre, cherchant à se rapprocher « de ce souffle qui pénètre les choses inertes et produit les choses nouvelles ». Il poursuivit l'illusion qui flotte par le monde ; dans cette poursuite passionnée, il oublia de saisir les formes prochaines et brutales car elles ne valaient pour lui que par les mystères épars qu'elles déguisaient.

Avec un tel esprit, il était prêt à se perdre parmi cette nation des saltimbanques où les rêves dorés éclosent au crépuscule et se défont le soir : « On a beau lire Aristote et Platon, une belle jambe est une belle jambe et l'on n'a rien trouvé jusqu'aujourd'hui dans les transformations de la matière qui vaille le sourire d'une jolie bouche. » Il aima « ce domaine troué et pailleté du provisoire où les maisons vont sur des roues, où les livres s'avancent à la rencontre des baisers, où la gloire s'allume, brille et s'éteint le soir, avec les lampes ». Il trouvait les surprises qu'il aimait « dans ce monde illusoire qui est bâti, comme les nids d'oiseaux, dans la brume et dans le vent ».

De Reul fixa ainsi le côté grave, passionné de son esprit dans le *Roman d'un Géologue* ; puis, le souvenir douloureux s'étant apaisé, il donna la fantaisie rêveuse et singulière dans *Les Enfants d'Apollon*. Ces deux livres resteront parmi les meilleurs de ceux qu'a produits la récente renaissance des lettres françaises en Belgique ; ils donnent aussi la substance profonde d'un artiste délicat et naïf.

On trouvera des choses fines, de jolis passages, des sentiments discrets et raffinés dans ses autres livres, des souvenirs de Rome, de la campagne romaine et de l'Italie. Dans les nouvelles qu'il a réunies sous le titre : *Autour d'un chevalier*, *Assunta* montre encore toutes les qualités de son esprit, ses dons d'observation, sa fantaisie brillante et, aussi, les impressions profondes que laissaient en lui les choses de la beauté. On y retrouve un reflet de cette Rome du temps passé qui ne connaissait point les grandes rues modernes, dont les ruines étaient à demi ensevelies encore sous les tertres séculaires et où l'herbe poussait entre les pavés, sur les vastes places où se déployait la noble ordonnance des palais pontificaux. Ce milieu n'est plus et le peuple qui y vécut s'est transformé. Cette vie active et violente des ruelles romaines, toute impulsive mais énergiquement vivante, elle a cédé aussi devant l'envahissement d'un sort nouveau.

D'autres problèmes se sont posés, d'autres besoins sont nés. Aussi quel charme se dégage de cette étude où l'écrivain enferma les visions de jadis !

*Le Chevalier Forelle* (1892), l'un des derniers livres de de Reul est plein de fraîcheur et de jeunesse. Il a ce même sentiment profond que dégage le *Roman d'un Géologue*, cette même faculté d'observation qu'affirment *Les Enfants d'Apollon*. Telle page comme la description de la boutique de librairie où le soldat Forelle vient s'égarer, constitue un de ces tableaux bourgeois comme en réalisa Chardin et comme en désirait Diderot. Tout le roman s'écoule dans un décor de nature subtilement saisi, plein de murmures de sources et de ruisseaux, parmi des feuillages verts et de belles clartés de soleil. Tout cela saisi avec une finesse exquise, avec l'esprit de l'homme désabusé qui se savait non écouté, qui parlait pour lui et qui laissait à d'autres, plus inutilement féconds, le verbalisme tonitruant d'où surgissent les succès d'une heure.

Parfois, il arrive à ne plus guère parler qu'à lui-même. Il trace une nouvelle qui demeure imprécise, où la pensée vagabonde sans arriver à se concentrer dans un cadre dont les limites se dessinent. La rêverie s'écoule et passe en ces perpétuelles chimères, laissant quelque chose d'inachevé aux pages où se sont fixées ses apparences fugitives.

..

Ce caractère se retrouve bien plus encore dans la façon dont de Reul s'occupa de sciences naturelles. Il en jouit sans effort, avec volupté, s'égayant en enthousiaste dans le dédale de leurs mystères lentement dévoilés. Il les comprit profondément, mais il n'y prit point cette discipline, la faculté de cet effort qui pouvait le conduire à attaquer un problème, à vaincre les difficultés à pousser jusqu'au bout un travail original et puissant. « Je n'ai rien inventé, dit-il, dans le *Roman d'un Géologue*, rien découvert et je partage quant à la gloire l'opinion de Max Killian : Mieux vaut rêver sous son tilleul. » Il y a dans ces paroles l'aveu de sa nature qui comportait une certaine part d'impuissance. Il a passé à côté de problèmes passionnants, il aurait pu se trouver entraîné à essayer de les résoudre ; il les a compris ; le vertige de l'inconnu, il l'a ressenti, le désir de savoir, il l'a éprouvé, mais la rêverie a eu raison chez lui des tendances actives ; il a dû avoir, par moments, des ambitions dont, ensuite, il a souri.

Mais cet esprit rêveur cette nature artiste le conduisirent à se représenter avec une étrange force d'évocation les milieux perdus

où s'essayaient les premières formes de la vie animale ; au contact des sciences, il eut certes plus d'émotion que maint savant de métier et il comprit avec plus de poésie des choses qui rebutent par la sécheresse avec laquelle elles sont présentées, non à cause de leur difficulté. Il se contenta trop à cet égard de jouissances intérieures qu'il eut quelque paresse à fixer.

Dans le petit livre qu'il a consacré à *l'âge de la pierre et à l'homme préhistorique en Belgique*, il a donné la mesure de sa compréhension. Clairement résumées par lui, ces connaissances alors toutes récentes (on était en 1868) et bien embrouillées, se disposent dans un classement élégant. De Reul excelle à retracer l'histoire d'une caverne, à faire lire dans les couches successives comme dans les feuillets jaunis d'un livre ; la faculté de l'artiste apparaît lorsqu'il évoque les mœurs de l'âge de la pierre, depuis les contemporains du mammoth jusqu'à ceux qui polirent leurs armes et délaissèrent les cavernes. Ils revivent en quelques traits brefs, avec leurs coutumes funéraires, leur habitude du tatouage, leurs parures et leurs amulettes ; tout n'est pas resté exact dans cette vision que des travaux plus récents modifieraient, mais l'ensemble est évoqué avec cette puissance que peut seule donner l'imagination pénétrée des facultés du poète. Ce sont ces qualités sans doute qui amenèrent Edouard Dupont à demander à de Reul de rédiger un guide des collections préhistoriques des âges de la pierre pour le Musée royal d'Histoire naturelle de Bruxelles. On y retrouve cette même puissance d'évocation, cette même clarté qui montrent à quel point il avait compris la géologie et la préhistoire.

Il avait vu ces sciences se constituer à travers les travaux qui les définissaient peu à peu. Il était aux côtés d'Edouard Dupont le 10 décembre 1864, lorsque, dans la grotte emperlée de givre, on découvrit les ossements et les deux crânes qui furent retirés du trou du Frontal. Il lui resta de ces recherches passionnantes un souvenir des plus vifs auquel il s'attarde chaque fois qu'il revient à parler de ces choses qu'il avait touchées, dont il donne une impression intense, vécue par un homme qui savait voir, comprendre et sentir.

Il n'a que par moments fixé sur le papier des lambeaux de ce qui forma une rêverie prestigieuse. Dans la *Leçon de géologie*, dans les quelques pages qu'il a consacrées à l'iguanodon que l'on venait de découvrir, on peut voir résurgir toute l'architecture de ces mondes éteints qu'il reconstruisait dans l'activité évocatrice de son imagination. Il y prolongeait des facultés poétiques. Le meilleur est qu'il n'y ait point trouvé de quoi le pousser à ce travail régulier, à cette discipline obstinée sans lesquels la réalisation échappe et la pensée meurt dans le cerveau qui l'a créée.

Tout cela, dira-t-on, ne fait pas un savant. Sans doute, mais combien de professeurs d'université ont-ils laissé derrière eux une trace plus faible encore ? Enfermés dans leur enseignement, ils ont joui, leur vie durant, d'une réputation scientifique et, quelquefois, des élèves qu'ils avaient formé leur élevèrent des bustes de bronze. Bien peu ont eu cette faculté de pénétrer dans les époques disparues du monde, cette connaissance parfaite et simple, ce pouvoir d'en laisser apercevoir quelques lambeaux. Seulement, ils sont étiquetés dans la rigide hiérarchie de nos sociétés modernes, ils jouissent des classifications faites, des définitions imposées par les habitudes, ils ne choquent aucune tradition. Ce sont des sages. Quant à ceux qui, par un travail un peu épars, des vues trop diverses, une activité déroutante, nous promènent de l'art à la science et les entremêlent de poésie, qui vivent en marge de tous les cadres et ne se contentent point du champ étroit que la vie leur donne à cultiver, ceux-là risquent de n'être admis ni d'un côté ni de l'autre ; il leur faut subir la conséquence de leur fantaisie, demeurer dans le domaine de ces singularités que l'on ne fait point grand effort pour expliquer.

Tel fut le sort de de Reul. Modeste et satisfait de pouvoir poursuivre sa route sans se réveiller du songe, il passa comme un écolier vagabond dans un paysage de demi-teintes et de vibrations assourdies. Les choses qu'il a laissées ont gardé cette grisaille des lointains délicats où le charme s'étend silencieusement, comme une buée violette sur les dernières lueurs d'un crépuscule. Elle donne une note discrète et fine dans l'histoire de la littérature française en Belgique durant cette période annonciatrice où elle commença de jeter quelque éclat.

Plus tard, on se souviendra. Des esprits cultivés et fins reliront le *Roman d'un Géologue* et *Les Enfants d'Apollon* ; ils s'attarderont à cet humanité simple, à ces sensations fugitives, ils reverront, à travers la brume grise du temps, la figure de l'écrivain qui laissa glisser sur ces pages un peu du songe de son cerveau, un peu du sang de son cœur. La destinée sera plus juste dans l'avenir pour cet homme que les rumeurs contemporaines ont fait oublier. Une nation récapitule, de période en période, ce qu'elle a donné de plus grand dans tous les domaines ; ce jour viendra en Belgique, où l'on ne s'est pas réveillé encore de l'étonnement d'avoir produit une littérature et d'avoir créé des expressions que la généralité du peuple n'était pas toujours préparée à comprendre. Aujourd'hui encore, on est en plein tumulte ; mais la poussière des combats commence à tomber, dégage la silhouette de ceux qui demeurent.

Certainement cette œuvre ne sera point méconnue. Un tempéra-



ment si fin, si original dans sa compréhension des choses, si artiste et si cultivé dans sa vision, attirera des esprits d'élite. On peut quelquefois trouver la gloire en rêvant, mélancoliquement, sous les branchages d'un tilleul.

RAPHAËL PETRUCCI.

## Bibliographie

DE REUL, François-Xavier-Chrétien-Léonard, né à Bombaye (Liège) le 17 février 1830, décédé à St-Gilles (Bruxelles), le 22 avril 1895.

### 1. OUVRAGES.

1868. *Le Mauvais Ell*, conte en vers, sous le pseudonyme Hélix VILLOSA.  
Liège, librairie Massart, 1868. — In-16 (16,5×11), 30 pages [épuisé].
1868. *L'Age de la Pierre et l'Homme préhistorique en Belgique*.  
Paris, Hachette, et Bruxelles, F. Claessens, 1868. — In-8° (23×15), 77 pages [épuisé].
1872. *Guide dans les Collections préhistoriques de l'Age de la Pierre au Musée royal d'Histoire naturelle*.  
Bruxelles, Weissenbruch, 1872. — In-16 (18×11), 80 pages [épuisé].
1874. *Le Roman d'un Géologue*.  
Brux., Weissenbruch, et Paris, Aug. Ghio, MDCCCLXXIV. — In-16 (19×11,5), 392 pages [épuisé].
- [1880 ?] *Ernest Staas, avocat*, d'après le texte flamand de Tony BERGMANN.  
Bruxelles, Lebègue, sans date. — In-8° (23×15), 216 pages. Illustrations d'Ed. DUYCK.
1882. *Un Grand Artiste*.  
Bruxelles, Parent et C<sup>e</sup> (Bibliothèque belge illustrée). — In-8° (23×15), 62 pages. Illustré.
1890. *Les Enfants d'Apollon*, roman de mœurs.  
Bruxelles, Weissenbruch, 1890. — In-16 (18×11,5), 366 pages.

1892. *Le Chevalier Forette*, simple histoire.  
Bruxelles, A. Lefèvre, MDCCCXCII. — In-16 (18-12), 276 pages (épuisé en librairie).
1893. *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine.  
Bruxelles, Lamertin, 1893. — In-16 (20×13), 318 pages.

### 2. COLLABORATIONS.

1875. *La Leçon de Philosophie*, comédie en un acte en prose, 30 p.  
— In : « Revue de Belgique », 1875.
1875. *Fräutein Lokise*, nouvelle traduite du flamand de A. BERGMANN, 20 pages. — In : « Revue de Belgique », 1875.
1875. *Marietta la Bella*, nouvelle, traduite de A. BERGMANN, 15 p.  
— In : « Revue de Belgique », 1875.
1877. *L'Œuvre de Rubens en Belgique*. — In : la revue « l'Art », de Paris.  
Réimprimé, p. 33 à 52 de *P. P. Rubens, sa Vie, ses Ouvrages*, Paris, librairie de l'Art, in-4°, sans date.
1883. *L'Iguanodon de Bernissart*, 15 pages. — In : « Revue de Belgique », 1883.
1887. *La Double Vue*, conte de Noël, 20 pages. — In : « Revue britannique », 1887.
1887. *L'Homme à la Boule*, nouvelle, 19 pages. — In : « Revue de Belgique », 1887.
1888. *La Leçon d'Espagnol*, 15 pages. — In : « Revue de Belgique », 1888.
1890. *Une Leçon de Géologie*, 26 pages. — In : « Revue de Belgique », 1890.
1890. *Potichinelle*, 23 pages. — In : « Revue de Belgique », 1890.
1894. *Les Nartines*, conte de Noël. — In : Supplément littéraire du journal « l'Indépendance belge », 23 décembre 1894.
1895. *Le Beau Tirso*, nouvelle. — In : Supplément littéraire du journal « l'Indépendance belge », 17 avril 1895.



## CATÉCHISME

à l'usage des grandes filles pour être mariées

Opuscule édité sans date à « Liège, imprimerie de H. Rongier, libraire, rue Puits-en-Sock (Outre-Meuse), n° 18-1137 ». — in-8° (17×8), 16 pages, sans couverture.

### REPRODUCTION INTÉGRALE (1)

*D.* Quel est le Sacrement le plus nécessaire aux grandes filles ?

*R.* C'est le mariage.

*D.* A quel âge doit-on les marier ?

*R.* Selon comme elles sont belles.

*D.* Les plus belles, à quel âge faut-il les marier ?

*R.* C'est ordinairement de seize à dix-huit ans.

*D.* Pourquoi à cet âge ?

*R.* De peur qu'il n'arrive quelque inconvénient à leur honneur.

*D.* Mais celles qui ne sont pas belles, à quel âge faut-il donc les marier ?

*R.* Aussitôt que les garçons les demandent, pour ne pas perdre la bonne occasion.

*D.* Quand une fille n'a point d'amant, comment faut-il faire pour en avoir ?

*R.* Il y a plusieurs moyens pour s'en procurer.

*D.* Quels sont ces moyens ?

*R.* Premièrement, il faut avoir de la sagesse et de la modestie : secondement, être bonne ménagère et bien active dans ses occupations : troisièmement, être bien propre dans ses habillemens, son

(1) Nous devons cet amusant opuscule à l'aimable obligeance de M. Georges Masset, directeur du journal *l'Express*, de Liège. — WALLONIA a publié dans son tome V (1897) pages 120 et 140, des extraits d'un autre livre populaire du même genre, *Le Jardin d'amour*.

linge et sa chambre : quatrièmement, ne pas s'aviser de porter plus que son état ne permet, car c'est le moyen de les renvoyer plutôt que de les attirer.

*D.* Quand une fille a un amant bien à son gré, comment doit-elle faire, de peur de le perdre ?

*R.* Il faut l'aimer d'un amour honnête, qui est le véritable moyen de le conserver ; il faut aussi éviter envers lui les paroles hardies et peu respectueuses, de peur de le fâcher ; se garder bien d'écouter les mauvais discours, tant d'un côté que de l'autre : il faut aussi toujours être de bonne humeur, principalement devant lui, et ne point lui causer de la jalousie en faisant trop d'accueil aux autres.

*D.* Si l'amant aime par trop la bouteille, qui est un mauvais principe pour un garçon, que faut-il que la fille fasse dans cette occasion ?

*R.* Il faut avec des paroles honnêtes et beaucoup de circonspection, lui remontrer qu'il seroit bien plus avantageux d'amasser son argent pour avoir quelques commodités quand ils seront en ménage.

*D.* Quand une fille désire aller à la promenade, comment doit-elle se comporter avec son amant et avec ceux de la compagnie ?

*R.* Elle doit premièrement en demander la permission à ses parens, ou ses supérieurs, et leur dire que c'est pour aller en tel endroit. Il faut aussi qu'elle se comporte en la compagnie, de laquelle est son amant, avec beaucoup de modestie.

*D.* Si l'on fait la collation, et par hasard qu'il n'y ait qu'un seul garçon avec plusieurs filles, comment faut-il faire ?

*R.* Il faut absolument ne pas souffrir qu'il paie la moindre chose.

*D.* En revenant de la promenade, ou de la récréation, qu'est-ce que la fille doit faire ?

*R.* Il faut qu'elle revienne à la maison pour voir s'il n'y a point quelque chose à faire (il est du devoir et de la bienséance du garçon de reconduire sa bien-aimée à sa maison.)

*D.* Étant revenue, que doit-elle faire ?

*R.* Il faut premièrement prendre un tablier de cuisine, afin de ne pas salir ses habits, et faire ce qu'il y a d'ouvrage à la maison, sans se le faire commander, et avec beaucoup d'activité ; elle doit aussi mettre les viandes à la broche, éplucher la salade, et apprêter le souper.

*D.* Quand le repas est achevé, qu'est-ce que la fille doit faire ?

*R.* Il faut qu'elle lave la vaisselle, s'il n'y a point de servante pour le faire.

*D.* Que doit-elle faire après ?

*R.* Il faut aller sur la porte pour avoir le plaisir de voir son amant, qui ne manquera pas de s'y trouver.

*D.* Si la fille est priée de faire un tour de promenade après souper avec plusieurs garçons et filles, que doit-elle faire ?

*R.* Il faut d'abord s'en excuser, pour ne pas faire paraître qu'on aime la promenade du soir.

*D.* Si on la prie avec beaucoup d'instance, que faut-il qu'on fasse ?

*R.* Il faut qu'elle paraisse satisfaite de l'honneur que la compagnie lui fait et répondre qu'elle ne le peut sans la permission de ses père et mère, ou de ses maître et maîtresse; alors c'est à l'amant bien avisé de faire cette commission.

*D.* A quelle heure la fille doit-elle revenir à la maison ?

*R.* Il faut distinguer, depuis le premier jour de Mai jusqu'à la fin, à neuf heures au plus tard; depuis le premier jour de Juin jusqu'au premier d'Août et de Septembre, à neuf et huit heures et demie; afin de ne pas fâcher ceux qui lui ont donné la permission.

*D.* Si la fille était priée d'aller seule le soir avec son amant, que faut-il qu'elle fasse ?

*R.* Elle ne doit point y aller sous quelque prétexte que ce soit, de peur de médisance et lui représenter qu'ils auront autant de plaisir de rester à la porte avec la compagnie, que d'aller en tel endroit: ceux-ci ne doivent point non plus le permettre.

*D.* Les dimanches et les Fêtes, quand une fille garde la maison pendant la Grand'Messe ou les Vêpres, et que son amant la vient voir, comment doit-elle se comporter ?

*R.* Avec une grande modestie et retenue, faisant son ménage avec soin et exactitude, sans s'amuser à badiner avec son amant, à cause des mauvaises suites qui pourraient en provenir. Il faut aussi lui remontrer qu'il aurait été plus à-propos d'être à la Grand'Messe ou aux Vêpres, et qu'il seroit bien venu à une autre heure: le tout avec des termes et paroles de douceur.

*D.* Quand une fille va à la Grand'Messe ou aux Vêpres; et que son amant vient à la maison pour avoir l'honneur de l'accompagner, comment faut-il qu'elle se conduise ?

*R.* Elle doit prendre garde de ne pas être le long des rues avec beaucoup d'éclat, cela fait voir que c'est une évaporée; mais au contraire, avoir un entretien modeste et honnête.

*D.* Quand une fille est à l'église avec son amant, que faut-il qu'elle observe ?

*R.* Il faut se tenir dans une posture décente et honnête, et

s'occuper à lire ou à faire quelqu'autre prière. Il faut aussi éviter les rits et caquet-, pour ne pas distraire les autres, et revenir à la maison avec la même modestie qu'en s'en allant.

*D.* Quand une fille est demandée en mariage par un garçon qui est à son gré, que doit-elle répondre ?

*R.* Il faut d'abord qu'elle fasse semblant d'être un peu surprise, et répondre qu'elle ne peut croire qu'un garçon de son mérite et de son moyen, voulut avoir en mariage une aussi simple fille qu'elle.

*D.* Si l'amant persiste, lui faisant par protestations d'amitié, ou lui disant, par exemple: Ce seroit tout mon désir si je pouvois posséder l'amitié d'une aimable personne comme vous, et je serois le plus content du monde: si je ne craignois point de vous faire de la peine, j'aurois l'honneur d'en parler à monsieur votre père et à madame votre mère.

*R.* La fille doit répondre avec beaucoup de respect: Monsieur, si vous avez l'amitié que vous dites avoir pour moi, je vous assure qu'il ne seront pas moins surpris que l'ai été, parce qu'ils ne s'attendent pas d'avoir cet avantage.

Si l'amant a père ou mère il doit leur en parler, leur témoigner son dessein, en leur disant: si c'étoit votre volonté, comme c'est la mienne, je souhaiterois avoir en mariage une telle, qui est une très-honnête fille.

Mon fils, j'ai trouvé que vous avez très-bien choisi, il faut voir au plutôt si nous pouvons avoir cet avantage.

Les père et mère du garçon parlant aux père et mère de la fille, après avoir fait le salut et les compliments ordinaires, pourront dire: Monsieur et Madame, nous avons appris avec bien du plaisir, qu'il y avoit une parfaite amitié entre mademoiselle votre fille et notre garçon, c'est ce qui nous oblige à vous la demander en mariage pour notre fils; si vous nous l'accordez, nous serons parfaitement contents.

Monsieur et Madame, nous sommes charmés de l'honneur que vous nous faites aujourd'hui; et pour vous faire voir que nous avons une parfaite amitié pour vous et pour toute votre aimable famille, nous vous la promettons de bon cœur.

Monsieur et Madame, nous sommes entièrement satisfaits; c'est à vous, s'il vous plaît, à choisir le jour pour passer le contrat.

Monsieur, le jour de votre commodité, c'est le nôtre.

*D.* Qu'est-ce que la fille doit observer en allant avec les parents de son bien-aimé pour passer le contrat ?

*R.* Elle doit avoir toujours une grande modestie et un air de bienveillance pour les parens de son bien-aimé; et revenant à la maison, la fille doit observer la même chose qu'en s'en allant.



*D.* Quand la fille est arrivée à la maison avec les parens de son bien-aimé que doit-elle faire ?

*R.* Il faut leur présenter des chaises, les prier de s'asseoir, avec des paroles de douceur, et ensuite donner ordre d'apprêter la collation, aider elle-même à l'apprêter, si le besoin est, et tâcher que tous soient content.

*D.* Quand c'est au départ de la compagnie, que doit-on faire ?

*R.* C'est au père et à la mère de la fille de reconduire les père et mère du garçon et de ne pas les quitter qu'ils ne soient éloignés de leur appartement, et en même temps les remercier d'avoir eu l'honneur de leur présence.

*D.* Pendant la proclamation des bancs [*sic*] et les fiançailles, qu'est-ce que la fille doit faire ?

*R.* Elle doit de temps en temps élever son cœur à Dieu et demander les grâces nécessaires pour se sanctifier en l'état du mariage : l'amant en son particulier doit en faire de même.

*D.* Pendant le repas des noces, qu'est-ce que la mariée doit faire ?

*R.* Il faut prendre garde de ne pas rire si quelqu'un disoit quelques paroles déshonnêtes ; mais au reste, elle doit être de bonne humeur devant la compagnie, et tâcher de rendre tout le monde content.

---

## LITANIES

pour toutes les filles qui désirent d'entrer en ménage.

---

Kyrie, je voudrois.

Christé, être mariée.

Kyrie, je prie tous les Saints. »

Christé, que ce soit demain.

Sainte Marie, tout le monde se marie.

Saint Joseph, que vous ai-je fait ?

Saint Nicolas, ne m'oubliez pas.

Saint Valéri, que j'aie un bon mari.

Saint Mathieu, qu'il craigne en Dieu.

Saint Jean, qu'il m'aime tendrement.

Saint Bruno, qu'il soit joli et beau.

Saint Gabriël, qu'il me soit fidèle.

Saint André, qu'il soit à mon gré.

Saint Didier, qu'il aime à travailler.

Saint Honoré, qu'il n'aime pas à jouer.

Saint Séverin, qu'il n'aime pas le vin.

Saint Clément, qu'il soit diligent.

Saint Sauveur, qu'il ait un bon cœur.

Saint Nicaise, que je sois à mon aise.

Saint Josse, qu'il me donne un carrosse.

Saint Boniface, que mon mariage se fasse.

Saint Augustin, dès demain matin.

Oraison.

Seigneur, qui avez formé Adam de la terre, et qui lui avez donné Ève pour compagne, envoyez-moi, s'il vous plaît, un bon mari pour compagnon, non pour la volupté, mais pour vous honorer et avoir des enfans qui vous bénissent. Ainsi soit-il.

---

## LITANIES

pour tous les garçons qui désirent d'entrer en ménage.

---

Sainte Marie, tout le monde se marie.

Saint Joseph, que mon mariage soit fait.

Saint Leu, que ce soit la volonté de Dieu.

Sainte Jeanne, que j'aie une bonne femme.

Sainte Christine, qu'elle ne soit point mutine.

Sainte Reine, qu'elle ne soit point mondaine.

Sainte Godelive, qu'elle sache bien vivre.

Sainte Magdelaine, qu'elle m'aime.

Sainte Scholastique, qu'elle ne soit point colérique.

Saint Mathieu, le tout pour la gloire de Dieu.

Oraison.

Dieu tout-puissant et extrêmement bon, qui avez exaucé la prière du jeune Tobie, lorsqu'il vous demanda une compagne, et lui en avez choisi une, je me prosterne donc devant vous, pour vous supplier par votre bonté de vouloir me donner une femme douce, sage et fidelle, avec laquelle je puisse vous aimer, vous servir et vous craindre jusqu'à la fin de ma vie. Ainsi soit-il.

---



## NOTES GÉNÉALOGIQUES

SUR LA FAMILLE

DE

**Zénobe-Théophile GRAMME**

Inventeur de la DYNAMO

*Gramme.*

La famille *Gramme* dont le nom a été aussi orthographié *Grame* et *Gram* semble avoir eu pour berceau la terre et seigneurie de Warfusée.

Dès le XVII<sup>e</sup> siècle, nous voyons par suite de leurs alliances et de leurs fonctions, quelques membres de cette famille quitter cette seigneurie pour s'établir à Atrive, à Chapon-Seraing, à Huccorgne, à Oteppe, à Jehay, à Wanzoul, à Latinne, à Marneffe, à Villers-le-Bouillet, à Huy, à Glain, à Liège, où ils formèrent souche.

Parmi les différentes charges de la magistrature occupées par cette famille figurent celles de mayeur (1), d'échevin (2), de procureur, de bailli, de maire.

La famille Gramme a porté pour armoiries (3) : « *coupé ; en chef* » parti : *au premier vairé d'argent et d'azur de trois traits ; au second de... à une aigle de... ; en pointe de... plein. Sur le tout* » une fasce de... — »

(1) Président de la Cour de justice d'une seigneurie, avant 1789.

(2) Juge au tribunal d'une Cour de justice.

(3) Les couleurs et métaux ne sont plus malheureusement visibles.

Telles sont les armes qui se trouvent sculptées sur un monument funéraire érigé en la chapelle de droite de l'église de Notre-Dame des Lumières à Glain lez-Liège.

Cette pierre tombale, qui mesure un mètre quatre-vingt-quatre sur un mètre, porte l'inscription suivante :

*Icy repose**Mr Jean-George Gramme*

*licentié es-droits et S<sup>r</sup> de Henegou  
décédé à la maison pastorale de ce lieu  
le 3 Juillet 1753.*

*En mémoire et considération duquel le S<sup>r</sup>  
Guilheume Jos. Gramme, chanoine de S. Materne  
en Liège et M<sup>lle</sup> Marie-Catherine Gramme ses frère  
et sœur ont fondé icy son anniversaire avec 2 messes  
septimanales et autres œuvres pieuses.*

*Celui-là décédé le 9 Mai 1757*

*et*

*Celle-ci le 23 Aoust 1760.*

*Requiescant in pace.*

Guillaume-Joseph Gramme, chanoine de Saint-Materne, en la Cathédrale de Saint-Lambert à Liège, fit don à la chapelle de Xhovémont, d'une clochette portant l'inscription :

- » *Maria voverat R<sup>us</sup> Guil. Gramme,*
- » *cānōns S<sup>ti</sup> Materni. —*
- » *Faite à Liège par P. Levocho, 1724.*

et à la chapelle des Incurables de la rue du Vertbois, de la lampe en argent qui se voit encore actuellement devant le St-Sacrement. Son nom, GUILLAUME-JOSEPH *Grame*, s'y trouve gravé.

\* \* \*

Le temps nous faisant défaut actuellement pour publier la généalogie complète de cette famille, nous ne relaterons ici que les rameaux fondés à Jehay et à Wanzoul, qui intéressent plus particulièrement Zénobe Gramme.

Le rameau de Jehay eut pour auteur : Jean Gramme, qui, ayant été nommé par lettres patentes, datées du 15 mai 1694, échevin de la Cour de Justice de la baronnie de Jehay par Madame la comtesse de Mérode de Groesbeek née marquise de Westerloo, baronne dudit Jehay, vint s'établir en ce lieu. Jean Gramme fut, peu de temps

après, élevé à la charge de Mayeur de la dite Cour, fonction qu'il résigna en 1732. Le notaire Germeau lui succéda.

Le susdit Jean Gramme épousa Marguerite Sauvenier qui décéda à Jehay, le 22 mai 1753, l'ayant rendu père de deux fils : l'un, Noël Gramme, qui fut baptisé en l'église paroissiale dudit Jehay le 24 décembre 1708, et qui, en 1749, remplissait les fonctions de procureur ; le second, Jean-Lambert Gramme, baptisé le 13 août 1712, agriculteur, qui décéda le 11 février 1778, ayant eu de Marie-Elisabeth Plomptoux, son épouse, un fils, savoir : Charles-Joseph Gramme, mentionné dans un acte enregistré au greffe de la Cour de justice de Jehay en date du premier décembre 1781.

. . .

Zénobe-Théophile Gramme, l'inventeur de la dynamo, bien que né à Jehay (1) le 4 avril 1826, n'appartient pas au rameau précédent, mais bien à celui fondé à Wanzoul, localité ressortissant de la paroisse de Vinalmont.

Il appert par documents authentiques :

Que Zénobe-Théophile Gramme, l'inventeur, est fils de Mathieu-Joseph Gramme, receveur délégué des houillères au bureau d'Antheit, et de Marie-Calherine Seron, née à Antheit le 7 Messidor an VI de la République, fille de Jean-Baptiste Seron (2) et de Marie-Marguerite Wesmael (3).

Que Mathieu-Joseph Gramme, naquit à Villers-le-Bouillet, le 28 Floreal an V, de Jean-Jacques Gramme, adjoint au maire de Vinalmont, percepteur des contributions à Warnant, et de Marie-Barbe-Joseph Boland, mariés à Villers-le-Bouillet le 7 Frimaire an VI. (Marie-Barbe-Joseph, avait été baptisée à Ampsin, le 16 avril 1777 et était fille de Gérard Roland et de Sophie Larock).

Que le susdit Jean-Jacques Gramme, est né à Wanzoul et fut baptisé en l'église paroissiale de Vinalmont, le 24 juin 1775. Il était fils de Jean-Louis Gramme, président de district, propriétaire à Wanzoul, et d'Anne-Joseph Colard, qu'il avait épousée à Vinalmont, le 8 janvier 1775.

Jean-Louis Gramme, naquit à Wanzoul, de Jean-François

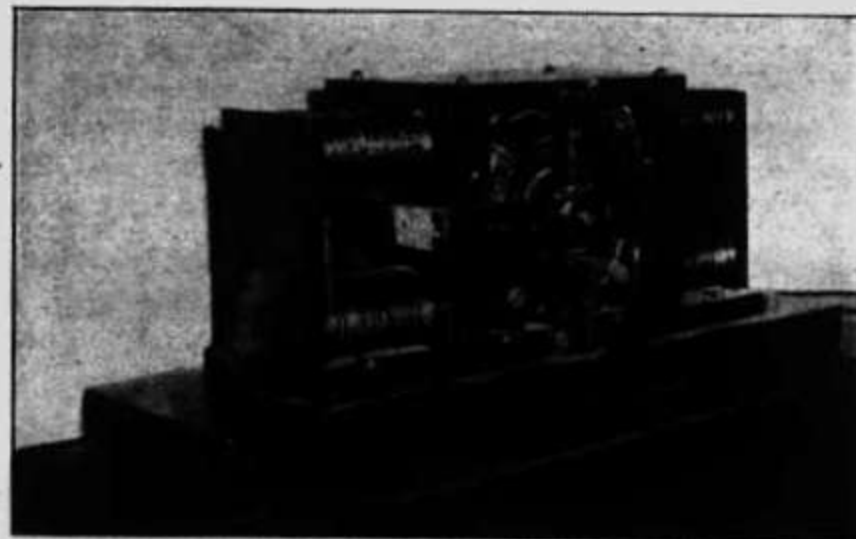
(1) Et non Jehay-Bodegnée, les deux lieux n'ayant été réunis que nombre d'années après.

(2) En 1756, un Jean-Baptiste Seron, était notaire près de la Cour de Wanzou.

(3) On trouve un Jérôme-Joseph Wesmael, nommé en 1785 échevin de Villers-le-Bouillet ; et, en 1791, un Jean-Baptiste Wesmael, reçu l'un des seigneurs commissaires de la Cité de Liège.

Gramme, né vers 1710, propriétaire au dit lieu, et de Marie-Anne Beghein. Ce fut ce Jean-Louis qui, avec de Lahaut, hérita des rentes et biens laissés par testament de leur parent Messire Pierre-Antoine Gramme, prêtre ; lequel, après avoir été émancipé, reçut, le 19 novembre 1727, pour parvenir aux ordres sacrés, de ses père et mère Bauduin Gramme, de Wanzoul et Marie-Anne Plomptoux, une rente annuelle de vingt muids d'épeautre à prendre sur les cinquante-cinq que rapportaient les maisons, ferme, cour, granges, jardin, terres, le tout d'une contenance de trente bonniers et qui appartenaient au dit Bauduin Gramme.

Y. DANET DES LONGRAIS,  
Généalogiste-Héraldiste, à Liège.



La première dynamo, présentée par Zénobe GRAMME  
à l'Institut de France, en 1869.